

QUAND POILUS FRANÇAIS ET SOLDATS ALLEMANDS FRATERNISAIENT

Après l'assassinat de Jaurès, apôtre de la paix, ils étaient partis la fleur au fusil, sous les acclamations de foules joyeuses, sûrs de ne faire qu'une bouchée de l'ennemi, de reconquérir l'Alsace Lorraine et de revenir dans quelques semaines dans leurs foyers.

La victoire en chantant n'a pas été au rendez-vous. Les pantalons garance ont vite été remplacés par des pantalons bleu horizon et les Poilus se sont enterrés dans la boue et la saleté des tranchées, sans cesse arrosées par les obus.



Monsieur Arnaud
originaire de Crest
© Coll. privée Joffrette Rigaud

Des scènes inattendues de fraternisation

En 1917, les désertions se multiplient et l'on fusille de pauvres bougres qui ont levé la croix en l'air ou se sont tirés une balle dans la main. Dès 1915, des scènes inattendues de fraternisation ont pris place entre Français et Allemands. Dans son roman *Le Feu*, Henri Barbusse, Prix Goncourt 1916, écrit : « Bon, on sort. Pas un seul coup de fusil : « Quoi que ça veut dire ? » qu'on disait. Voilà-t-il pas qu'on voit un Boche, deux Boches, dix Boches qui sortent de terre – ces diables de gris-là – et nous font des signes en criant : « Kamarad ! Nous sommes des Alsaciens » qu'i disent en continuant de sortir de leur boyau international. « On vous tirera pas dessus. Ayez pas peur, les amis ». Et voilà qu'on travaille chacun de son côté et même qu'on parle ensemble »... Le romancier (ou les films comme *Joyeux Noël*) n'invente rien. Ces fraternisations ont bel et bien existé. Dans la Drôme, nous en avons plusieurs témoignages écrits et même – ce qui est beaucoup plus rare photographiques. *Je suis mouton comme les autres*, ouvrage de J-P Bernard, C. Magnan, J. Sauvageon, R. Serre, C. et M. Seyve en donne ainsi plusieurs exemples, qui ont échappé à la vigilance de la censure de l'époque pourtant impitoyable vis-à-vis de ce qui était considéré comme un délit d'intelligence avec l'ennemi et passible de la peine de mort.

Boches et Français ont fumé des cigares ensemble

Marius Nublat, facteur à Romans, est affecté aux Postes aux Armées. Le 4 janvier 1915, de Méricourt-sur-Somme, il écrit à sa femme : « Ma chère Juliette...

Dans certaines tranchées, les Boches et les Français ont fumé des cigares ensemble. Les quatre Français qui avaient été chez les Boches sont revenus, mais nous avons gardé les Boches. Eugène me dit que le soir de la Noël, ils chantaient et les Boches les applaudissaient : « Bravo, Français » !

L'Allemand a dit de faire la moitié du chemin

Victorin Fournet de Sauzet écrit fréquemment à sa femme et à ses trois enfants. Le 21 janvier 1915, de Mesnil-le-Tour, il raconte : « Depuis le 12 décembre, je peux te dire que je n'ai même pas tiré un paquet de cartouches. Car, les Allemands qui se trouvent en face de nous, ils ne tirent pas. Et ils se font voir et nous font signe de ne pas tirer et même mieux que cela : hier, ils sont sortis en grand nombre sur la tranchée. Et de chez nous la même chose. Ils se sont fait des signes. Alors, l'Allemand a dit de faire la moitié de chemin, qu'il partait comme nous pour se toucher la main. Alors, en avant, les voilà partis. Ils se saluent, ils se parlent ».

Kamarad, envoyez-nous de votre pain et du vin !

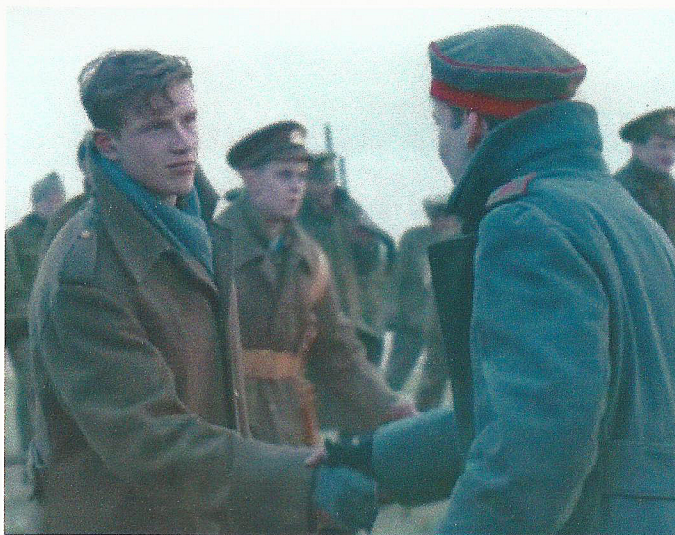
Louis Chirossel est marbrier à Loriol, en moins d'un an, il envoie 292 cartes et 153 lettres qui ont été conservées par sa famille et constituent un inestimable témoignage. Le 16 mai 1915, il raconte : « Ma chère Eugénie et chère Marthoune, (...) Une histoire véridique qui s'est passée la semaine dernière aux tranchées d'avant-poste du 82^{ème} de ligne qui commence à 6 mètres à notre gauche. L'avant-poste allemand envoie une pierre à l'avant-poste français avec un papier, attaché à la pierre, avec ces mots : Envoyez-nous de votre pain et du vin, Kamarad ! » Le 82 envoya

.../...

au-dessus de leur tranchée un pain, puis une petite bouteille de vin avec dessus un papier et ces mots : « Voici du pain ; quant au vin, voilà l'échantillon, si vous en voulez en quantité, venez nous trouver ». Ils renvoient un autre billet, les Boches, disant ne pouvoir venir et le remerciant, en même temps, ils envoyaient un paquet de cigarettes ».

Ce n'est que signes de familiarité

Yvonne Monier de Tulette a gardé le carnet dans lequel son père Raoul Monier a consigné presque jour après jour, du 2 août 1914 au 14 octobre 1916, tous les faits de sa vie de soldat. Apprenti boucher à Tulette, Raoul est incorporé comme brancardier au 159^{ème} Régiment d'Infanterie alpine. Il en réchappera, créera une compagnie de cars et pendant la seconde guerre mondiale, conduira un car au gazogène. Du 26 décembre 1915 au 6 janvier 1916, il a été témoin d'une trêve spontanée entre soldats allemands et français, suivie de moments de fraternisation. 25 décembre, jour de Noël : « Les tranchées sont en très mauvais état, tout ébouloées et pleines d'eau, de ce fait intenable, aussi, tout le monde reste sur le terrain et les Allemands qui sont à 30 mètres de nous en font autant. On s'observe de part et d'autre, sans se tirer dessus. 26 décembre : « Tout le monde est à découvert. Français et Allemands tous sans



Extrait du film « Joyeux Noël » © Droits réservés

armes, chacun a laissé ses armes dans la tranchée. Je vais à notre petit poste qui est à 10 mètres de distance de celui des Allemands où se tient un groupe où l'on reconnaît deux officiers à leur tenue, un autre qui a la croix rouge. Notre commandant de compagnie va aussi au petit poste appelle un caporal qui a un appareil photographique et lui fait prendre le groupe qui est devant nous. L'un fait signe « bonjour » avec la main, d'autres fument la pipe ; de chez nous il y en a qui échangent du pain contre des cigares »... 27 décembre : « Toute la nuit, les Allemands ont envoyé des fusées éclairantes dans un but désintéressé en criant, en sifflant, les nôtres y répondent. Depuis notre arrivée, pas un coup de fusil n'a été échangé de part et d'autre, aussi, tout le monde se promène à découvert à 20 mètres de distance les uns des autres. Toute la journée, ce n'est que signes de familiarité ». 28 décembre : « On ne tire toujours pas ». La trêve ne prend fin que le 6 janvier



L'heure du repas dans une tranchée © BNF Gallica

Des images de la trêve

À une époque où la photographie est encore rare et de surcroît dangereuse quand les prises de vue sont sur les lieux des combats, deux hommes authentifient cette fraternisation. Le docteur Paul Minvielle est présent dans le secteur en janvier 1915. Il prend différents clichés et envoie à *L'Illustration* le moins compromettant de ses clichés, où Français et Allemands, debout, hors des tranchées, s'observent à distance. Le cliché fait le tour du monde, mais Minvielle écope de 60 jours d'arrêt de rigueur et frise le Conseil de guerre. Il garde pour lui un cliché où soldats allemands et français sont réunis. Le caporal valentinois Georges Tardy – peut-être celui qui est mentionné dans le compte-rendu de Raoul Monier – photographie lui aussi la scène où Allemands et Français réunis se tapent fraternellement sur l'épaule. Et puis l'horreur reprend. Le 7 janvier, le brancardier Monier dans son carnet relié toile, note : « Nous enterrons les débris humains, non loin d'où nous sommes, la veille un obus a tombé sur un cadavre enterré et a envoyé des morceaux dans toutes les directions ».

**études
drômoises**

La revue trimestrielle
du patrimoine drômois,
48 pages tout en couleurs.

Abonnez-vous ! 30€

AUED chez Claude Lachaize
55, impasse du Fayet
26260 Margès
www.etudesdromoises.com

Article rédigé par
**Jacques Delatour, à partir
des documents de Je suis
mouton comme les autres
et des recherches de Francis
Barbe. Retrouvez ces récits
et d'autres de la Grande
Guerre dans le numéro 30
d'Études Drômoises.**